FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 18 avril 1849,

SUR LA TOMBE

DE M. P.-F. BLANDIN,

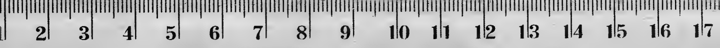
L'UN DES PROFESSEURS DE CETTE FACULTÉ,

PAR

M. LE PROFESSEUR LAUGIER.

MESSIEURS,

C'est un bien douloureux devoir qui m'oblige à prononcer sur la cendre de Blandin ces paroles d'adieu, au nom des professeurs de l'École de médecine; lui dont la vive et chaleureuse amitié vient, il y a un an à peine, de m'en ouvrir les portes. Cette triste mission m'a été confiée parce qu'on a pensé sans doute que la reconnaissance me la rendrait plus facile, et on a passé, sans s'y arrêter,



sur la faiblesse de ma voix pour louer dignement une vie si remplie et pourtant si courte, marquée par des succès si nombreux et si mérités.

Blandin (Philippe-Frédéric) est né le 3 décembre 1798, à Aubigny, département du Cher, où son père était contrôleur des contributions directes. Cette place était tout le patrimoine de la famille; aussi Blandin reçut-il l'instruction élémentaire de sa mère elle-même, qui était une femme fort distinguée. Il fit ses études avec succès au collége de Bourges, dont il fut un des principaux lauréats. Ce fut à l'âge de dix-sept ans, en 1816, qu'il vint à Paris étudier la médecine; mais après six mois d'un travail assidu, les privations qu'il s'imposait pour n'être pas trop à charge à sa famille lui firent contracter une maladie grave, dont l'air natal seul parvint à le guérir. Il revint bientôt à Paris reprendre la carrière qu'il avait embrassée par vocation.

Suivez-le de 1819 à 1841, et vous le voyez dans l'arène des concours emporter successivement les prix de l'École pratique, les places d'interne, d'aide d'anatomie, de prosecteur à la Faculté, celles de chirurgien des hôpitaux civils, d'agrégé, de chef des travaux anatomiques, et enfin la chaire de médecine opératoire, où il vint s'asseoir après Richerand et Dupuytren. De ses débuts dans la carrière à la fin de ses concours, toujours même ardeur au travail, même aptitude, même persévérance dans la lutte, même triomphe après le combat. Ses premiers pas sont si rapides, qu'à vingt-sept ans il est chirurgien du

Bureau central, à trente ans chirurgien de l'hôpital Beaujon; à trente-trois ans, il ne manque que d'une voix la chaire de pathologie externe, donnée au concours; et lorsqu'en 1841 il obtient celle de médecine opératoire, il semble n'être arrivé que tardivement, tant l'opinion du public médical est faite à la promptitude de ses succès, et bien qu'il n'ait encore que quarante-deux ans. Ses succès précoces, il les doit à sa vive intelligence, à son adresse dans les opérations chirurgicales, à l'instruction étendue, variée et sûre, qu'il montre dans chaque concours.

Doué d'une physionomie gracieuse et ouverte, d'un caractère heureux, qui lui concilient à l'avance la bienveillance de ses juges, il la justifie, la captive par ses épreuves, et trouve ainsi toujours en lui-même la raison de ses triomphes.

Mais ne croyez pas que le concours seul ait fait de Blandin un des chirurgiens les plus distingués de notre époque. Dans ses concours même, ses titres antérieurs ont été vivement appréciés, et ils sont nombreux.

Enseignement particulier, mémoires d'anatomie, de chirurgie et de médecine opératoire, ouvrages d'anatomie chirurgicale et descriptive, articles nombreux de chirurgie dans nos dictionnaires classiques, Blandin se distingue partout par des connaissances profondes et une habileté exceptionnelle.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'appréciation détaillée de ses travaux; il faut se borner à dire que son nom restera à côté de ceux de Dance, Maréchal et Velpeau, dans

l'histoire de la phlébite qui suit les grandes blessures; dans l'histoire de l'angioleucite, sur laquelle il fonde une théorie de l'érysipèle traumatique. Ses mémoires sur l'amputation partielle du pied, sur l'extirpation des os métacarpiens et métatarsiens sans ablation des doigts et des orteils correspondants; sur l'autoplastie, dont il est un des plus ardents partisans, et qu'il propage par ses opérations ingénieuses et habiles, le mettent en première ligne parmi les chirurgiens.

Comme anatomiste, il n'est pas moins remarquable, et il s'est assuré une place dans l'avenir par ses découvertes et ses ouvrages. La structure de la langue, la distribution et les usages du nerf récurrent dans le larynx, les racines des nerfs spinaux, dont le volume relatif suit le rapport de la sensibilité et de la motilité dans les diverses parties du corps, les aponévroses du périnée, les communications des vaisseaux lymphatiques avec le système veineux, sont pour lui autant de sujets de mémoires originaux. Mais son zèle pour l'enseignement ne s'arrête pas là; il achève des publications d'une grande importance, à la tête desquelles on doit citer ses savantes annotations à une nouvelle édition de l'*Anatomie générale* de Bichat, un *Traité d'anatomie chirurgicale*, un *Traité d'anatomie descriptive*, auquel donnent tant de prix ses connaissances approfondies dans cette branche de la science, et les fonctions de chef des travaux anatomiques de la Faculté, décernées à l'unanimité des juges du concours.

L'Académie de médecine le reçoit au nombre de ses membres le 19 juillet 1836. C'est un nouveau théâtre où

son activité et ses connaissances vont se déployer. Est-il une discussion sur l'anatomie et la chirurgie où il ne paraisse avec une infatigable ardeur?

Il suffirait de rappeler la discussion sur les propriétés des nerfs rachidiens, les discussions plus récentes touchant les plaies d'armes à feu et les agents anesthésiques, pour faire comprendre la perte que viennent de faire l'Académie et la Faculté de médecine.

Ce qu'on ne saurait trop louer chez Blandin, c'est la constance avec laquelle il retourne à ses travaux, malgré les ébranlements de sa santé. Plusieurs fois des blessures anatomiques l'ont mis à la porte du tombeau. Il se relève de son lit de douleur, aussi ferme de volonté, aussi actif d'esprit, que si le corps n'avait reçu aucune atteinte. D'autres à sa place auraient peut-être fait un calcul plus exact de leurs forces, ils auraient concilié le devoir avec les exigences de la santé. Blandin n'écoute jamais que celles du devoir; que dis-je, il va toujours au delà. Professeur de médecine opératoire, il fait toute l'année un cours de clinique à l'Hôtel-Dieu, dont il est chirurgien depuis 1836. La santé la plus robuste suffirait à peine au fardeau qu'il s'impose. Leçons à l'École de médecine et à l'hôpital, discussions académiques, devoirs d'une clientèle nombreuse, mémoires et ouvrages à rédiger : son intelligence, sa volonté constante, répondent et résistent à tout. Mais la volonté humaine ne trouve que trop tôt des bornes insurmontables dans la faiblesse et la fatigue des organes.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'homme de science. Les

qualités du cœur ne le cédaient pas chez Blandin à celles de l'esprit. Il était bon, affectueux, tendrement attaché à ses amis; la haute position qu'il avait rapidement occupée dans le monde n'avait pas fermé son cœur à l'intérêt que n'inspire pas toujours une position plus modeste; l'aisance qu'il avait acquise lui permit plus d'une fois d'encourager, de soutenir, par des bienfaits, oubliés par lui aussitôt que répandus, des élèves en médecine peu fortunés, comme il l'avait été lui-même.

Qu'il me pardonne, en ce jour où la vérité doit luire sur lui, de dévoiler ces actes d'une bienfaisance d'autant plus louable qu'elle veut rester ignorée, et d'abuser, pour le faire connaître tout entier, d'une confidence qu'il ne m'a point faite, que je ne tiens pas de sa famille, mais dont la source n'en est pas moins certaine.

Une mort prématurée devait terminer cette existence jusque là si heureuse. Il venait de finir son cours de médecine opératoire, qu'il avait fait avec son zèle ordinaire, bien qu'il sentît depuis quelque temps l'influence de l'épidémie régnante, lorsque les symptômes de sa maladie s'aggravèrent, et le décidèrent à chercher la santé dans un repos de quelques jours à la campagne. Ce fut un vain espoir, et il se hâta de revenir à Paris le 11 avril. Une bronchite capillaire aiguë se compliqua promptement de phénomènes cérébraux. Dans le délire, l'exercice de l'art auquel il doit sa renommée occupait incessamment sa pensée; il se croyait à l'Hôtel-Dieu entouré de ses élèves, faisant une opération importante, et ce ne fut qu'au moment suprême que les dernières manifesta-

tions de son intelligence furent des témoignages muets, mais expressifs, de sa vive affection pour sa famille et quelques amis.

Ce simple récit de ses derniers moments résume sa vie entière : passion de son art, affection profonde et tendre pour les siens.

Tels sont les motifs trop légitimes de la douleur amère qu'une fin si prématurée nous inspire.

Les regrets de cette perte sont universels. Les malades ont perdu dans Frédéric Blandin un chirurgien aussi adroit qu'expérimenté ; les élèves, un maître habile et dévoué ; les professeurs de l'École, un collaborateur infatigable, un collègue affectueux et aimé. Je n'essaierai pas de dire la perte faite par sa famille ; mais s'il est pour elle, dans ces cruels moments, une consolation possible, ce doit être ce concert de regrets unanimes, et cette pensée que la vie laborieuse de Blandin restera dans le sein de l'École de médecine de Paris, au milieu de ses nombreux élèves, un modèle pour tous, un glorieux exemple à imiter.

PARIS. — RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.